

LES « DESSOUS » DU DISCOURS UNIVERSITAIRE OU EXISTE-T-IL UN « DISCOURS ÉTUDIANT » ?

Deborah Meunier et Laurence Rosier

Ladisco

Université de Liège

Université de Bruxelles

Le pouvoir avait les universités, les étudiants les ont prises. Le pouvoir avait les usines, les travailleurs les ont prises. Le pouvoir avait l'OR.T.F., les journalistes lui ont pris. Le pouvoir a le pouvoir, prenez-le lui!
(Slogans de mai 68)

Etudiants, étudiantes, ne vous présentez plus au bac: prenez le Pont de Tancarville!... (Francis Blanche)

RÉSUMÉ

Lorsqu'on emploie l'expression « discours universitaire », on a coutume de parler des formes de discours institutionnalisées, dans le domaine de l'enseignement ou de la recherche. En prenant la définition présentée dans l'appel à communication, soit que le discours universitaire recouvre « les discours tenus dans le cadre d'une institution universitaire, plus précisément par ses enseignants, ses chercheurs et ses étudiants, dans l'exercice de leurs fonctions », nous proposons de nous pencher sur certaines formes spécifiques du discours des étudiants mais dans leur versant ludique et/ou festif et/ou clandestin, qui font cependant partie de la « culture universitaire ».

En effet, les campus universitaires comme « lieu médiologique » (Debray 1991) ont institué des pratiques de type rituelles (baptême ou bizutage) ou festives (soirées dansantes) qui produisent des discours – presque- entièrement réservés aux membres de la communauté et qui allient discours de type « tabou » (généralement axé sur le sexe) et médias spécifiques (des affiches qui nécessitent une approche intersémiotique prenant en compte les images généralement stéréotypées de ce type de production).

Ces témoignages éphémères, généralement occultés et non recueillis, font partie intégrante de la construction idéologique d'une culture étudiante et méritent qu'une analyse de discours leur soit appliquée.

Mots-clés :

Analyse du Discours – carnavalesque – discours étudiant – médiologie

1. INTRODUCTION

Dans l'ensemble hétérogène nommé les discours universitaires, définis dans l'appel à communication comme « les discours tenus dans le cadre d'une institution universitaire, plus précisément par ses enseignants, ses chercheurs et ses étudiants, dans l'exercice de leurs fonctions », peut-on déterminer un sous-ensemble spécifique qui serait un « discours étudiant » caractérisable du triple point de vue sociologique, médiologique et discursif?

Ce discours constitue-t-il un « espace discursif » au sens où il est en relation avec un autre discours (Maingueneau 1983) qui serait celui de l'institution universitaire, pour acquérir une légitimité énonciative, dans la discussion et la confrontation ?

Le discours des étudiants traverse l'ensemble de la communauté universitaire selon que l'on prend leurs discours produits dans les structures d'apprentissages de savoirs et de savoir-faire (de la dissertation au mémoire de maîtrise), ceux produits dans les institutions du pouvoir où ils ont leur représentants (des syndicats étudiants aux divers conseils de gestion, de recherche, conseil d'administration, etc.) et aussi, et c'est celui qui retiendra notre attention dans cet article, un discours que nous qualifierons faute de mieux de « festif et ludique » et qui revêt une profonde nature carnavalesque (au sens de Bakhtine cf. infra), dont il s'agira de déterminer le rôle dans l'ensemble des discours universitaires.

Définir une communauté discursive « étudiante » suppose d'élargir le spectre du discours à celui, bien plus indéfinissable sans doute mais nécessaire, de la possible existence d'une « culture » étudiante ou estudiantine.

Cette « culture » étudiante a-t-elle déjà fait l'objet d'études ? Sur quelles représentations collectives s'appuient-elles ? Quelles sont les mécanismes d'affiliation intellectuelle à ce que d'aucuns ont nommé « le métier d'étudiant » (Coulon 1997) ? Comment se construit une mémoire collective et quelles en sont les manifestations discursives dans cette étape de vie forcément transitoire même si l'expression « éternel étudiant » est devenue commune ?

Il y a bien entendu le travail pionnier de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *Les Héritiers* (1964), qui avait déjà noté la diversité des lieux où se construit l'identité étudiante, hors les amphithéâtres des cours : ainsi les cafés étudiants, qui participent d'« un espace mythique où les étudiants viennent rejoindre l'étudiant archétypal plus qu'ils ne s'y rejoignent » (p.61). Nous touchons là à la question des représentations sociotypiques voire archétypales des figures étudiantes. À travers leurs interviews, Bourdieu et Passeron donnaient comme exemple typiquement français l'étudiant sorbonnard : « il a mauvaise mine, il se balade avec le Monde. Il discute dans les cafés (...) il râle contre la Sorbonne parce qu'on n'y est pas heureux » (étudiant en ethnologie, 21 ans, dans Bourdieu et Passeron, p. 60). Ils pointaient également la figure de l'étudiant engagé, dans la lignée de l'idéal sartrien. C'est assurément cette figure là qu'on retrouve perpétuée dans le circuit médiatique, et nous citerons un exemple historique emblématique :

16 janvier 1969 Jan Palach s'immole par le feu

Pour protester contre l'invasion de son pays par l'URSS (août 1968), l'étudiant en philosophie tchécoslovaque Jan Palach s'immole sur la place Wenceslas à Prague (http://www.linternaute.com/histoire/annee/evenement/1969/1/a/49963/jan_palach_s_immole_par_le_feu.shtml)

Depuis, en France, il existe un certain nombre de travaux sur le milieu étudiant à travers la collocation lexicale « mouvement étudiant » c'est-à-dire qui se focalisent sur les manifestations politiques du discours étudiant ou « l'émergence du monde étudiant comme acteur politique » (Orkibi 2008). Ainsi l'UNEF (Union Nationale des Etudiants Français), le premier syndicat étudiant français, a été bien décrit (Monchablon 1983). Via les analyses nombreuses des discours de mai 68, une certaine facette du monde estudiantin et de ses manifestations discursives a été également appréhendée, dans ce qu'elles avaient d'institutionnels mais aussi de pratiques contestataires (slogans, graffitis...).

Dans ces approches c'est davantage la manière dont l'étudiant devient une figure sociale hors de son lieu d'attache institutionnel transitoire qu'une spécificité infra-communautaire qui est saisie :

L'intérêt grandissant du milieu étudiant pour des questions extra-universitaires est incontestablement lié aux mutations sociales et politiques qui ont affecté la population étudiante en France depuis la Libération [...]. C'est à travers le syndicalisme étudiant que la génération étudiante de l'après-guerre s'est lancée à la recherche de son identité, a reconsidéré les rôles traditionnels qui lui avaient été jusque-là dévolus et a adopté une nouvelle conception de l'étudiant et de son rôle dans la cité (Pinner 1964 et 1968 ; Fields

1970). Les institutions gérées par l'UNEF ont facilité la « construction volontaire d'une identité collective » (Morder 2002 : 28) en délimitant les frontières du groupe et en lui offrant un lieu de socialisation. (Orkibi 2008 *op. cit*)

2. UN DISCOURS ÉTUDIANT « CLANDESTIN » EN COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE

Afin de nous donner les moyens de cerner un observable discursif, nous avons énoncé dans l'incipit de notre texte une approche selon trois axes : socio-anthropologique, médiologique et discursif. En quoi cette tripartition permettrait-elle d'appréhender un observable nommé « discours étudiant », iceberg langagier d'un halo plus vaste intitulé « culture étudiante » ?

Nous avons choisi de focaliser notre attention sur la réalité étudiante à Bruxelles, où le fonctionnement institutionnel a des répercussions sur la figure de l'étudiant et ses possibles discursifs – au sens d'une formation discursive qui autorise, contraint et régule la production des discours en un espace et un temps donné. Plus encore, nous avons choisi de privilégier les manifestations discursives que nous dirons « clandestines », même si elles sont, comme toute pratique subversive, canalisées socialement.

Or, Bourdieu et Passeron considèrent qu'il n'existe pas de culture associée à une « communauté étudiante » au sens d'un groupe social homogène et indépendant (1964 : 51). En effet, pour eux, il n'y a pas de pratique dans le milieu étudiant qui témoignerait d'un esprit de corps :

(...) l'absence de stéréotypes réciproques ou de relations à plaisanterie témoigne du défaut d'esprit de corps et surtout de la rareté des contacts et des échanges ; de même, plutôt que des argots véritables, on ne rencontre que des sabirs d'argots divers, empruntés à diverses sources et incapables de définir, ne fût-ce que par l'exclusion, l'appartenance à un groupe (p. 54).

Cependant, dans le contexte belge que nous étudions, nous remarquons que l'identité étudiante s'est construite en grande partie sur le maintien d'une tradition folklorique au sein des universités¹. Celle-ci implique l'existence de groupes d'étudiants se définissant par des normes, des rites et des discours « clandestins » spécifiques aux filières d'études et aux campus occupés.

Selon nous, de ces pratiques découle l'existence d'un discours infra communautaire, clandestin et spectaculaire, porteur d'une valeur symbolique incarnée dans des pratiques que l'on qualifiera de « folkloriques » ou de « carnavalesques ».

3. LE CARNAVALESQUE ET LA THEORIE DU RENVERSEMENT

Rappelons brièvement que la notion de carnavalesque, largement étudiée par le linguiste soviétique M. Bakhtine, s'inscrit dans une théorie générale du renversement social : le carnavalesque ou la carnavalisation représente la rupture et la subversion, le renversement de l'ordre établi. Le carnavalesque est donc employé dans un sens large, qui désigne « non seulement les formes du carnaval au sens étroit et précis du terme, mais encore toute la vie riche et variée de la fête populaire » (1970 : 218). Dans *La distinction : critique sociale du jugement*, Bourdieu a une vision plus pessimiste du rôle social du renversement. Pour lui, c'est la seule issue pour les classes populaires car « (...) l'imagination populaire ne [peut] que renverser la relation qui est au fondement de la sociodécadence esthétique » (1979 : 574).

Les formes d'expression populaires reposent sur « un parti-pris de réduction, ou, si l'on veut, de dégradation, comme dans l'argot, la parodie, le burlesque ou la caricature, mettant cul par-dessus tête toutes

¹ Sur le sujet : Decafmeyer E. (2001), Leurquin, B. (2006).

les « valeurs » dans lesquelles se reconnaît et s'affirme la sublimité des dominants, avec le recours à l'obscénité ou à la scatologie » (idem).

L'institution universitaire constitue une microsociété avec ses normes et ses formes, sa hiérarchie, ses rapports de pouvoir, pouvoir auquel d'ailleurs participent les étudiants : il n'est donc pas question de poser une équivalence réductrice, simplificatrice entre la communauté étudiante et les « classes populaires » et de présenter la « société » universitaire de façon binaire, les dominants (les académiques) d'un côté, et les dominés (la communauté étudiante) de l'autre. Les rapports sont complexes et ambivalents, nous y revenons plus avant.

Il est cependant indéniable que des pratiques carnavalesques existent au sein de l'université et elles s'y manifestent essentiellement sous deux formes traditionnellement reconnues comme telles (Bakhtine) :

- La fête, dans les dimensions spectaculaires classiques de la culture populaire (chansons rituelles, cortèges, bals)
- La subversion ou *dégradation*, pour reprendre le terme bourdieusien (la grossièreté, l'obscénité, le blasphème etc.)

Nous avons tenté d'en cerner les manifestations discursives, en ce compris les variations sémiologiques telles que objets, supports et représentations iconiques.

4. DES PRATIQUES CARNAVALESQUES à UN « CARNAVALESQUE UNIVERSITAIRE » ?

Nous sommes parties de l'observation d'un campus, comme espace matériel et social de circulation d'un discours étudiant clandestin. Il s'agit d'un chantier de recherches et nous ne prétendons qu'à la valeur emblématique de nos exemples et à leur différence discursive et médiologique.

La première manifestation que nous avons retenue, à la fois conventionnelle et contestataire et qui ne se restreint pas à l'espace universitaire, est l'inscription sauvage ou *graffiti*. On trouve des exemples de *graffiti scolaire* (dans les auditoriums, les toilettes, ...), une pratique déjà ancienne et reconnue (Mensah, *Les graffiti en milieu scolaire* 2001). Mais on rencontre aussi des *tags* contestataires sur les murs de l'université, ces derniers devenant de véritables lieux de communication. Cela va de la pratique poétique « contestataire » (annexe 1) à la pratique citationnelle codée que le destinataire, possiblement multiple, devra décoder selon des références culturelles (ainsi une citation sous laquelle figure deux initiales : H.M., qui s'avère après vérification être deux vers du poète surréaliste belge Henri Michaux. Annexe 2).

Pointons ensuite une autre pratique, plus directement langagière, qui dépasse le cadre universitaire : les argots et autres pratiques orales subversives liées à l'identité groupale. Celles-ci s'élaborent dans un contexte fortement marqué par les rituels d'acceptation des nouveaux étudiants (encore très présents dans les universités belges à la différence de la France où le « bizutage » a été interdit en 1998). En effet, un véritable « folklore étudiant » s'est développé depuis la fondation des universités au XIXe siècle, et nous nous proposons de voir comment celui-ci participe de l'élaboration de pratiques langagières spécifiques. Mais d'abord il s'avère nécessaire de décrire brièvement ce contexte folklorique.

Si l'on prend l'exemple de l'Université Libre de Bruxelles, les nouveaux étudiants (*bleus*) peuvent se soumettre à un rituel de passage/d'initiation pour intégrer l'un des cercles facultaires. Une fois *baptisé*², l'étudiant peut acquérir des grades folkloriques (président de baptême, *comitard*³, etc.) qui s'expriment matériellement par la *penne*⁴, le *tablier de guindaille*, la *toge*⁵, et par une stratification des cycles

² Le baptême est une épreuve à l'issue de laquelle l'étudiant est reconnu comme appartenant à la communauté folklorique étudiante.

³ Représentant de l'autorité folklorique chargé de baptiser les nouveaux étudiants.

⁴ Couvre-chef étudiant apparu au XIXe siècle. Il possédait initialement un rôle d'indicateur social puisqu'il signalait l'origine sociale aisée de l'étudiant. Aujourd'hui, il constitue plutôt un élément de folklore symbolique avec la toge, éléments récupérés comme emblèmes par l'université.

⁵ Morceau de tissu aux couleurs facultaires porté par les comitards et le président de baptême.

calendaires folklorico-académiques qui se traduit par une matérialisation évolutive : la penne est *dépuclée*⁶ et devient bleu/vert après le baptême, elle comporte de plus en plus d'étoiles, de symboles en laiton, de médailles de *Saint V*⁷ (annexe 3). Le baptisé peut également recevoir des décorations honorifiques (les *vlecks*) pour les services rendus à la communauté folklorique. Ces artefacts constituent des moyens de reconnaître et de se faire reconnaître une identité particulière et une appartenance à un groupe.

Au fil des rituels de passage et des événements festifs qui scandent l'année universitaire (de la date de la rentrée officielle jusqu'à la fête de la Saint V, le 20 novembre), on assiste à une progressive montée en tension festive au service du renversement symbolique des structures sociales dominantes (autorités académiques, ecclésiastiques, maçonniques, politiques) qui se voient tournées en dérision.

L'idéologie carnavalesque qui sous-tend ces pratiques se traduit par des formes discursives mises au service de cette subversion. Par exemple, le graffiti sur les habits de baptême : la penne devient un objet discursif où l'on trouve des autographes, surnoms, slogans, devises, maximes (annexe 4); dans le même registre, notons les inscriptions sur les tabliers (annexe 5) où les étudiants signent leur identité de baptisé.

Plus généralement, on voit circuler un vocabulaire lié à la fête (la *guindaille*) et qui participe de la constitution identitaire du groupe :

- des néologismes et/ou belgicisms : *gueulophone*⁸, *clasher*⁹, *estafette*¹⁰, *affonner*¹¹, *fossile*¹², ...
- des recueils de chansons gaillardes ou paillardes (*Les fleurs du Mâle*, *le Bitu Magnifique*), participant d'une culture étudiante déjà ancienne puisque ces chants datent souvent de l'époque de la fondation des universités. Conformément à la dimension carnavalesque, le scatologique, l'obsène et les propos anticléricaux ont la part belle. (annexe 6)
- des formules rituelles, telles que celles prononcées lors des *Coronae*¹³, continuent d'être transmises oralement. Ce mode de transmission traduit une volonté de préserver la dimension secrète et traditionnelle de ces pratiques, même si l'usage d'Internet a modifié en partie ces dernières puisque les formules latines sont accessibles à tous sur la toile¹⁴.

À côté des pratiques scripturales et orales subversives, on trouve aussi une utilisation spécifique du support médiologique relativement classique qu'est l'affiche. Voyons quelles en sont les caractéristiques dans le contexte précédemment décrit.

4.1. Un support médiologique du détournement : l'affiche

Il nous semble d'abord important de signaler que la pratique de l'affiche perdure en milieu étudiant malgré le succès grandissant des supports électroniques. En effet, elle constitue un mode de communication privilégié pour annoncer les événements festifs (bals, revues, *TD*¹⁵), les activités de *bleusaille*¹⁶ ou encore les revendications pamphlétaires des *sociétés secrètes*¹⁷. Cela pourrait se justifier par le fait qu'à elle seule l'affiche participe d'une véritable « sémiologie du renversement », induite par le support lui-même. En effet, si l'on pense par exemple aux affiches de propagande de Mai 68, l'affiche constitue « une sorte de

⁶ On trouve l'intérieur de la penne avec une cigarette.

⁷ La « Saint-Verhaegen » ou « Saint V » célèbre le fondateur de l'Université Libre de Bruxelles, Théodore Verhaegen, chaque 20 novembre. La communauté folklorique défile sur des chars décorés dans Bruxelles.

⁸ Porte-voix utilisé par le président de baptême.

⁹ Enduire, lancer violemment un liquide.

¹⁰ Concours bibitif.

¹¹ Faire un « cul sec ».

¹² Étudiant non baptisé.

¹³ Réunions d'étudiants baptisés qui se déroulent selon un rituel découlant de celui des Chapitres des Templiers.

¹⁴ Voir <http://www.geocities.com/Athens/7371/formules.html>

¹⁵ TD est l'acronyme de « Thé Dansant » : réunion festive réservée à la communauté étudiante.

¹⁶ Ensemble des épreuves organisées avant le «baptême».

¹⁷ Organisations d'étudiants constituées sur le modèle des sociétés franc-maçonnnes.

« journal mural »¹⁸ qui invite au débat public en interpellant ceux ou celles qui les regardent. » (Pozzi 2003 consultable en ligne : <http://histoire-geo-documents.blogspot.com/2008/04/mai-68-nancy-4-les-affiches-le-vecteur.html>). L'historien poursuit : « Les affiches qui fleurissent alors sur les murs de la faculté des Lettres témoignent d'une dimension festive et ludique inhérente au mouvement de remise en cause de la société entrepris par les étudiants. A partir du moment où la dérision, l'humour et l'insolence viennent briser la monotonie du discours technocratique et politique, les étudiants franchissent le cap de la simple contestation et se servent de l'affiche comme d'un instrument corrosif à des fins provocatrices. ». Qu'elle propose un slogan, un texte ou une illustration, elle sert à parodier la réalité dans la veine d'une tradition contestataire de l'affiche.

Dans le contexte folklorique étudiant qui nous occupe, on trouve des pratiques discursives ludiques mais aussi des pratiques interdiscursives à la mémoire délicate (ex : « **TD autodafé** » qui renvoie aux pratiques de l'Inquisition, du régime nazi et des systèmes totalitaires en général. Annexe 7). On privilégie le caractère outrageant, sexiste et homophobe des slogans (ex : « **TD estafette, les absents sont des tapettes** »). L'emploi fréquent de grossièretés et de jurons leur confère une valeur humoristique dans le contexte carnavalesque. Bakhtine rappelle qu'au Moyen Age, les grossièretés avaient un sens ambivalent et régénérateur. Par ailleurs, et c'était déjà le cas à l'époque de Rabelais où chacun possédait un répertoire spécial ou un juron favori, le juron constitue une sorte de définisseur identitaire via la pratique du sobriquet (p.37). Cette pratique survit dans le contexte que nous étudions puisque, très souvent, les étudiants baptisés reçoivent un sobriquet obscène qui contribue à la constitution de leur identité folklorique.

5. POUR NE PAS CONCLURE...

Nos conclusions ne peuvent être que provisoires : nous avons choisi un aspect très particulier d'un ensemble nommé « discours étudiant » dont nous avons examiné, dans un contexte géographique précis, certaines manifestations discursives. Dans le lieu social que constitue l'université, on notera que les aspects « subversifs » et « carnavalesques » sont soigneusement canalisés et sont l'objet d'une renégociation perpétuelle entre les autorités et les étudiants. Cet extrait d'une proclamation officielle, dont l'instance énonciative superpose l'institution académique (ULB) et les organes institués par les étudiants encadrant leurs pratiques folkloriques (les cercles étudiants), illustre ces processus de régulation et de normalisation de la subversion « organisée »:

L'ULB et l'ACE¹⁹ s'accordent pour constater que la soulographie débridée submerge l'entendement. En effet, outre qu'elle fait 'prendre des vessies pour les lanternes' et leurre donc l'assoiffé sur l'état de ses connaissances et sa lucidité, elle transforme l'arroser en arroseur patenté, salissant et souillant sans vergogne, transformant plantes et fleurs en lieux malodorants (des revues satiriques s'accommoderaient mieux d'un taux élevé d'acidité...), et dépassant les facondes liées à la jeunesse en démonstration, la précipite parfois en outrances langagières, tant l'ingurgitation sans limites mène aux régurgitations mêlant tantôt bêlements et bêtises, tantôt grossièretés et vulgarité, toutes choses dont nous pouvons allègrement nous passer. (En ligne : <http://www.ulb.ac.be/culture/docs/meta.pdf>)

Parties d'un discours « clandestin » mais qui a droit de « cité » (droit d'être dit dans un lieu particulier), nous devons maintenant poursuivre nos recherches vers les dimensions institutionnelles du « discours étudiant » : il s'agira d'étudier l'espace discursif particulier qu'il constitue ainsi que les modes matériels et discursifs empruntés par ce discours forcément « éphémère » (même si la question d'une constitution d'une « mémoire étudiante » est actuellement posée de façon cruciale notamment en France), lié à une identité sociale transitoire. L'aborder par son versant « carnavalesque » permet de mettre à jour une dimension généralement occultée dans l'approche des discours universitaires. En effet, les approches de ces ensembles de discours visent, pour une part non négligeable, outre leur dimension d'analyse, à uniformiser et internationaliser selon des normes communes les pratiques et les discours des universités. Que faire alors

¹⁸ Marie-Claire Lavabre, Henri Rey, *Les mouvements de 1968*, Casterman-Giunti, 1998, pp. 53-55.

¹⁹ ACE : Association des Cercles Etudiants de l'ULB.

de cette dimension « clandestine » du discours étudiant qui semble participer de la construction d'une culture liée à des endroits historiquement et géographiquement marqués ? La question mérite qu'on s'y attarde...

6. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bakhtine, M. (1970), *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu, P. et Passeron, J.-C. (1964), *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Minuit.
- Conservatoire des Mémoires Etudiantes : <http://www.cme-u.fr/>
- Coulon, A. (2005), *Le métier d'étudiant : l'entrée dans la vie*, Paris, Economica : Anthropos.
- Debray, R. (1991), *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard.
- Decafmeyer E. (2001), *Le folklore étudiantin comme outil identitaire à l'U.L.B. : cycles calendaires, rites de socialisation et productions matérielles*, mémoire de licence, ULB.
- Dessislav Sabev (2003), « Carnaval » et « Décarnaval » ou la culture irréversible : Expérience de terrain pendant le Carnaval de Québec Kellogg's, 1998-2000 », *Ethnologies*, Volume 25, numéro 1, p. 209-236 , consultable en ligne : <http://id.erudit.org/iderudit/007131ar>.
- Fischer, D. (2000), *Histoire des étudiants en France*, Paris, Flammarion.
- Foucault, M. (1970), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- Groupe d'études et de recherches sur les mouvements étudiants : <http://www.germe.info/>.
- Legois J.-P., Monchablon A., Morder R. (2007), *Cent ans de mouvements étudiants*, Éditions Syllepse.
- Legois, J.-P. (2002), « Mémoires étudiantes, mémoire(s) courte(s) ? », *Informations Sociales*, n° 99, pp. 14-21.
- Leurquin, B. (2006), *Le libre examen à l'épreuve du baptême étudiant : enquête auprès de membres d'un cercle folklorique de l'ULB*, mémoire de licence, ULB.
- Meunier D. (à paraître), « La circulation des discours axiologiques négatifs dans la cour de récréation », *Actes du colloque Ci-dit*, Laval, 5-8 octobre 2006.
- Monchablon, A. (1983), *Histoire de l'UNEF*, Paris, PUF.
- Morder, R. (2002), « La construction sociale de l'étudiant », *Informations Sociales*, 99, pp. 22-29.
- Moulinier, P. (2002), *La Naissance de l'Étudiant moderne (XIXe Siècle)*, Paris, Belin.
- Orkibi, E. (2008), « Ethos collectif et Rhétorique de polarisation : le discours des étudiants en France pendant la guerre d'Algérie », *Argumentation et analyse du discours 1*, en ligne : <http://aad.revues.org/index438.html>.
- Paveau, M.-A. et Rosier L. (à paraître), « Le discours des objets. Pratiques et techniques de circulation entre clandestinité et exhibition discursive », *Actes du colloque Ci-dit*, Laval, 5-8 octobre 2006.
- Resweber, J.-P. (2000), « Discours universitaire et questionnement philosophique », *Le Portique*, Numéro 6, mis en ligne le 24 mars 2005 : <http://leportique.revues.org/document431.html>.
- Rosier, L. (2005), « Nouvelles recherches sur le discours rapporté : vers une théorie de la circulation discursive ? » *Tranel*, 44, pp.91-105.